



Mrzyk &amp; Moriceau. Vue de l'exposition au Parvis. 2006

ibos

**Mrzyk & Moriceau***Le Parvis centre d'art contemporain  
7 décembre 2006 - 27 janvier 2007*

Chez Petra Mrzyk et Jean-François Moriceau, le dessin réalisé au trait noir, répondant aux diverses sollicitations et ressources de la feuille de papier, du wall-drawing, du film d'animation ou de l'installation, ressemble à une graminée vivace aux racines si proliférantes et ramifiées que, même quand on pense les avoir toutes extirpées, il en reste encore assez pour envahir à nouveau tout l'espace qu'on espérait avoir dégagé. Il s'agit de gérer un trop-plein, et cette gestion passe par un processus d'expulsion capable de garantir l'efficacité de l'écoulement et ses multiples accidents. Tout est dans le traitement des enchaînements et des ruptures des rejets et des hoquets d'une profondeur qui se liquéfie et se délire en surface. Dessiner, c'est donc agir avec l'énergie d'un mouvement qui s'arrête et puis qui recommence, et cela inlassablement, comme s'il était doué d'une inépuisable force se répétant à la fois obstinément et différemment.

Ce qui se manifeste dans cette exposition intitulée *l'Espion qui m'aimait*, c'est ce trop-plein caractérisé par un personnage tout noir, genre «hardos en boots avec un gros derrière» qui se soulage contre un mur. Difficile d'identifier la cause exacte de cette délivrance sauvage. Besoin naturel ?

Conséquence d'une ingestion peu raisonnable ? Premier symptôme de l'activité d'un virus ? Pourtant, un constat s'impose : ce débordement génère une étendue ambiguë, douteuse, inquiétante, qui ne semble répondre qu'à un principe d'envahissement. D'abord nappe coulante, marécageuse, aveugle, chaotique, ce qui se répand au sol gagne en fermeté, en netteté pour se transformer en une créature puissamment hostile, animée d'une ardeur maléfique qui nous menace des actions les plus noires.

Petra Mrzyk et Jean-François Moriceau savent tendre l'hameçon et saisir, dans les courants et les remous d'histoires assaillies de tous côtés, des gigotements, des déroulements, des gonflements de personnages soumis à l'influence de peurs, d'attentes, d'excitations indéfinissables. L'imagination est plurielle, tout en se pliant aux impératifs d'une technicité incisive. La fantaisie est souvent féroce. Dans une troublante promiscuité, un bourdonnement commun, tout s'agite, s'emporte, grouille et déroule des tentacules spongieux. Des coups sont donnés et reçus. Des images germent rapidement et éclatent. Un dépôt comme au fond d'un étang soudain se soulève. Tout se met à produire de l'incongruité, du danger, de l'excès. Mais les monstruosité ne sont jamais gratuites : elles témoignent à leur manière d'une réalité humaine, de ses drames et ses comédies.

Didier Arnaudet